

LES ROMANS POLICIERS
DE MANUEL VÁZQUEZ MONTALBÁN (1974-1981)
L'ORAL COMME STADE DE PRÉDILECTION POSSIBLE
D'UNE SOCIÉTÉ

Claire PALLAS

Université Paris III

Dans une étude antérieure¹ où il fut question de traquer l'expression du plaisir, nous émettions l'hypothèse qu'il y aurait peut-être à creuser, au fil des romans policiers de Manuel Vázquez Montalbán, une possible évolution de ses occurrences. Il nous sembla, notamment, voir se dessiner une sorte de progression de l'importance relative des lieux privilégiés de cette expression. Ainsi dans *Tatuaje* (1974), écrit du vivant de Franco, il semble que l'oralité soit le lieu le plus décrit de l'expression du plaisir. Dans *La soledad del mánager* (1977), écrit après la mort de Franco, ou encore dans *Los mares del sur* (1979), on observe un glissement progressif vers une expression plus charnelle. Enfin, dans *Asesinato en el comité central* (1981), on voit s'installer une nostalgie avouée envers cette époque (bénie ?) où l'on pouvait espérer croire en la sublimation d'un plaisir perdu. Comme si le héros de Manuel Vázquez Montalbán, dans son parcours picaresque à la recherche des criminels, empruntait un chemin où nombre de ses lecteurs pouvaient se retrouver peu ou prou, avec plus ou moins de conscience.

Par oralité, dans un registre de langue écrite, on entendra ici l'idée de mondes ouverts par les dialogues signifiés, et de thèmes prégnants, récurrents, évoqués au fil de l'œuvre. Dans cette approche analytique, on ne confondra donc pas oralité rapportée et étude du corpus oral recueilli.

Quid de l'oralité ?

De chaque côté de l'œuvre se situent les protagonistes d'une oralité évoquée. Du côté de l'auteur, une oralité concoctée, plus ou moins consciente. De l'autre côté, l'oralité des lecteurs qui se délectent, ou pas, qui dévorent, ou non, qui en reprennent, ou non, qui achètent en tout cas les aventures de Pepe Carvalho (certains les lisent). N'oublions pas que Vázquez Montalbán a écrit, en son temps, un livre de recettes de cuisine...

A propos du stade oral, Féline et Lemperrière rappellent :

Le stade oral occupe la première année de la vie de l'enfant. La zone érogène est la région buccale. Téter, sucer, sont les premières expressions de la pulsion sexuelle. Le sein maternel ou son substitut est le premier objet sexuel de l'enfant. L'enfant découvre rapidement que l'excitation de la bouche et des lèvres procure un plaisir en soi-même, en l'absence de nourriture (succion du pouce) [...] la relation avec l'objet, c'est-à-dire avec la mère ou son substitut, est essentiellement ambivalente. La mère est à la fois objet d'amour (lorsqu'elle gratifie) et de haine (lorsqu'elle frustre). Théoriquement ce qui est bon est absorbé (introjection), ce qui est mauvais est rejeté (projection) ².

Regard sur les personnages

On peut lire sous la plume de Luis Alfredo :

Manuel Vázquez Montalbán, dirigeant du PSUC, au sortir des geôles franquistes, pressentant que le roman policier et à travers lui le personnage du détective allait lui offrir la liberté de porter un œil critique sur la société espagnole, donne vie à Pepe Carvalho (personnage qu'il avait utilisé précédemment dans l'étrange texte *J'ai tué Kennedy*). Et dès sa première apparition, il le plonge dans un univers, son univers, qui deviendra récurrent. Biscuter, compagnon de geôle, un droit commun, recueilli non loin de Montjuich et devenu secrétaire cuisinier. Bromure, indicateur, cireur de chaussures, ancien de la *división azul* partie combattre sur le front de l'Est. Charo, prostituée quasi-post-moderne. Barcelone, ville grouillante, singeant l'Amérique, débordant de putes, de macs, de bourgeois et de misère, de souvenirs de la guerre, de l'anarchisme, de la répression ³.

La distribution des signifiants insinue déjà, par le menu, que l'étoffe est trempée dans un certain profil de l'oralité.

Biscuter, prépare souvent, à grands frais (jamais évoqués), des mets succulents aux yeux de Pepe Carvalho. La confection de ces mets, tous marqués d'estampille originelle, est plus importante, dans les faits, que leur dégustation. Dans cette préparation, les deux complices, l'un promulgateur de références culturelles (Pepe Carvalho), l'autre exécuteur, maître d'œuvre soumis à l'intransigeance référentielle qu'il partage naturellement et viscéralement sous peine implicite d'encourir le bannissement (Biscuter), concoctent, en fait, de concert, quelque chose de remarquable.

Quid des références ?

Tout au long des ouvrages et des aventures de Pepe Carvalho, on baigne dans un champ de nostalgie, quelque peu diffuse, qui vient parfois s'éclairer partiellement dans le discours du héros, levant ainsi une partie du voile sur le mystère fondateur des attitudes récurrentes. L'exil du héros le plonge couramment dans une profonde mélancolie à laquelle il voue tout de même un culte irréprouvable.

On semble bien ici s'adonner au désespoir du paradis perdu, mais un paradis dont le contenu est fait de choses que l'on regrette d'avoir perdues, et d'autres, plus profondes, que l'on décide, peut-être, d'avoir perdues (des illusions ?).

Ce que l'on a perdu

Le passé de Pepe Carvalho contient des zones d'ombre et des zones de résistance au franquisme. Peut-être contient-il également pour lui, ou pour son auteur, des attraits pour l'étude, les livres, pour une autre façon de se nourrir à cette époque où l'adolescence a besoin de trouver dans la culture et les idéaux des outils pour l'âge adulte. Abandonnant quelque peu les nourritures plus gastriques... Mais nous y reviendrons plus tard.

Interrogeons-nous un instant sur les incidences sociologiques de la dictature. Que reste-il au peuple comme capacité d'exister ? Sur quelles options personnelles et générales peut-il résister ? On observe que les peuples soumis à la férule, quelle qu'elle soit, sont en fait réduits à une régression infantile. Dans cette régression, il est conseillé, pour survivre, d'intégrer et de vivre selon le schéma aliénant de *l'enfant-qui-doit-pour-son-bien* (moucher son nez et dire bonjour à la dame). En l'occurrence, le jeune adulte peut concevoir une sorte de rejet, même partiel, de cette part d'oralité qui, fonctionnelle, permet de vivre. Il peut se développer alors, aussi, quelque chose de transférentiel vers une boulimie culturelle réactive qui ordonnancera, en ce cas, une certaine avidité pour la lecture, la culture, l'art dans son ensemble.

Émettons l'hypothèse qu'une part de l'oralité se voie éconduite vers une sorte de sublimation où le cerveau va générer cette manière d'utopie salvatrice, ou un certain sacrifice — formateur, se dit le surmoi — donnera essence (sociologiquement indispensable) à la fomentation d'un projet révolutionnaire, qui va, en échouant, justifier toute la démarche. Mais voici qu'un jour le Caudillo se meurt, et laisse place à une vacuité sans tain progressivement habillée d'oriflammes de réconfort, de paix, de comptes à rendre, de culpabilité sournoise et de nostalgie. De quelle nostalgie est-il question ? C'est toute la vie de Pepe Carvalho. Toute la vie rêvée par son auteur. Au fil des œuvres, on voit le détective vouer aux flammes nombre d'ouvrages référents, prestigieux, l'œil brillant de complicité que suscite le clivage d'un sacrifice pour un autre, celui qu'il fait maintenant en mimant le deuil de cette oralité transcendée au bénéfice d'une existence revendiquée comme assujettie à l'ingestion du monde entier.

De la dictature comme modèle de dialectique oralité / analité

Revenons à cette matrice aberrante que représente la dictature, du point de vue des contraintes qu'elle exerce sur les populations concernées. Dans le cas qui nous intéresse, le Caudillo instaure de fait une analité régnante, obsessionnelle,

castratrice, durable, où procédures et procès constituent la base de l'étiologie des conduites d'évitement imposées au peuple.

Celui-ci, pendant près d'un demi-siècle, va devoir se contenter d'adhérer à une sorte d'amour de l'exotisme de soi-même, développant un ostracisme régional intense qui formera l'assiette de l'assujettissement culturel de l'oralité obligatoirement défensive. Or, dans le schéma dictatorial, la mère patrie constitue l'échappatoire orale qu'il est louable de vénérer, et, aux bons offices de laquelle, il est souhaitable de s'en remettre. Mais l'enfant a besoin de grandir et le père (fouettard) doit sans cesse lui rappeler qu'il est trop petit pour ce faire ! Il y a de fortes chances, alors, que ceux qui n'auront pas opté pour une démarche réactive culpabilisent à l'idée que d'autres, plus braves — sacrificiels ? — donnèrent leur vie ou leur liberté pour eux. Eux, pendant ce temps, continuaient de s'en remettre à la mère salvatrice, incapables de s'opposer au père, déniaient ainsi le complexe d'Oedipe métaphorique qui se présentait à eux, justement parce qu'il était fort probable que, voulant tuer le père, ils meurent.

Les autres, les sacrifiés, ont dû faire comme si la mère patrie était vraiment un objet d'amour car ils la perçoivent aussi comme bafouée, humiliée par le Caudillo-père indigne. Indigne, en ce qu'il ne voit en elle qu'une mère non-femme, dont la seule fonction est d'engendrer et de se taire et non de porter l'enfant, le peuple, jusqu'à une maturité démocratique sereine. Et c'est à cause de cela, qu'ils (les sacrifiés) ont dû se forcer à oublier le salaire oral compensatoire qu'elle distribuait à l'envi. Et c'est à cause de cela qu'ils ont opté aussi pour l'omission des nourritures alimentaires, qui vont, longtemps refoulées, revenir sous forme de nostalgie.

On les trouvera sous forme de fixations définitives (j'en veux bien, oui, mais attention, seulement celles qui portent le label authentique, déclame Pepe Carvalho). On revendiquera d'y trouver réconfort mais, dans la réalité des œuvres de Manuel Vázquez Montalbán, on constate qu'une revendication s'effectue en ce sens, que des rituels sont institués, secondarisant toujours plus l'ingestion au profit de la quête obsessionnelle des ingrédients indispensables.

On peut aussi voir, dans cette confection, une façon magique de procéder, résurgence de sorcellerie, d'alchimie, de pratique de laboratoire, où, en fait, le travail que l'on effectue opère en même temps sur l'officiant, le transformant progressivement en un autre soi-même, plus dépouillé. On peut également établir un parallèle avec le délire de Sisyphe, dans l'incapacité de renoncer et d'obtenir, rictus de répétition opérant dans de nombreuses structures psychologiques, où la fixation à un état, à un stade, fait œuvre maîtresse de conduite.

Mais on se trouve ici devant deux tendances posturales. Celle de Pepe Carvalho, n'ayant que rarement le temps ou l'envie de se mettre à table, un détail de préparation invalidant la conformité du plat, ou un rebond de l'en-

quête en cours l'obligeant à surseoir à l'ingestion. Et la tendance Biscuter, prisonnier de droit commun, Sancho Panza éternellement voué aux caprices du maître qui, lui, certes, prépare avec soin, mais mange pour de bon, finit les plats, sans conduite anale excessive dans l'oralité, sans frustrations apparentes, relativement plus cadré, plus lisible, que le héros principal, proche d'une façon ou d'une autre d'un simulacre de mère post-sécurisante, substitut indispensable à l'expression du débonnaire chez Pepe. D'ailleurs, le fait qu'il ait fait de la prison en tant que droit commun le place bien dans cette posture épicurienne, loin des affres de la frustration, ayant sublimé depuis fort longtemps dans le réel tangible, pragmatique, oublieux de l'angoisse.

Il y a donc dans la dialectique intérieure de ces deux personnages, une dialectique entre oralité et analité qui est d'une importance capitale dans l'architecture de l'œuvre tant elle confine aux postures de l'Espagne contemporaine, dans son hétérogénéité culturelle, dans ses moteurs profonds, dans le visage qu'elle offre au monde et à soi-même. Et les pirouettes de Pepe exercent peut-être aux yeux du lecteur une danse séductrice qui masque un profond ressenti vécu avec pudeur (l'humour en est la preuve) qui confine à l'universel en timide réalisation prométhéenne. Ce qui touche à l'universel, à l'inconscient collectif, résonne en ondes plus ou moins diffuses selon notre individualité, à notre insu. Or, dans la problématique soulevée par le chemin du détective, il y a de cette quête infinie du paradis perdu, propre à chaque être humain.

L'incontournable et inévitable coût du sacrifice

Le coût est double. Il est, d'une part, exorbitant pour ceux qui se sacrifient, à ce point qu'ils auront à souffrir dans leur chair et dans leurs âmes des renoncements et autres amputations punitives que d'autres leur infligèrent. Et il est exorbitant pour ceux qui ne se sont pas sacrifiés, au vu de l'étendue des culpabilités assassines qui n'en finissent plus de retomber sur des générations de survivants, qui peuvent eux aussi être tentés par des assauts de mélancolie boulimique, singeant ainsi en creux les attitudes nostalgiques des sacrifiés, seule occurrence d'identification possible entre ces deux faces de la même pièce (ou farce de la même pièce!).

Venant au secours de la dispersion du mal indicible, les mères hystériques rescapées, pour peu qu'elles n'aient jamais été autorisées à vivre, continueront à dispenser le morbide par sacrifice relayé, vendu comme social pour des raisons essentiellement personnelles, assurées qu'elles sont qu'il faut garder la mémoire. Le tragique étant que, justement, ayant progressivement incorporé un modèle autopunitif — de type anal/caudillesque — elles se vengent de la non-vie qu'elles ont vécue, en offrant, sur l'autel saturé de ce pathos, un autre sacrifice, qui n'est pas le leur, mais celui de leur progéniture. Il est bien évident que le concept de « mère » dont nous évoquons quelques caractéristiques remarquables, s'étend à

tout un monde de structures sociologiques, d'administrations ou autres institutions qui opèrent un développement durable (s'il en est) en ce sens que la permanence de leur mode de fonctionnement ne peut s'épanouir que baignée dans l'expression performative⁴ de leur onction douloureuse.

Au fil des œuvres

Comme nous le présentions en introduction, la pertinence de notre sentiment d'hypothèse s'organise à partir de la lecture des ouvrages, et dans ceux-ci, de la constatation d'un certain nombre de signes remarquables propres à étayer ces dires.

Lorsque *Tatuaje* (1974) sort en librairie, Franco est toujours vivant et on trouve assez souvent dans le texte des passages qui montrent la délectation orale de Pepe Carvalho. On observe un Pepe tout à fait méditerranéen en cela qu'il va trouver réconfort et satisfaction à se rendre au Marché de la *Boquería* (de préférence l'après-midi). Cette étape essentielle, l'achat minutieux des victuailles, lui procure une sensation de bien-être et d'apaisement, sorte de pause bénéfique dans son activité de détective : « el acto de comprar comida tenía por la tarde un respaldo diferente, una ambición peculiar limitado por un silencio casi total, apenas roto por los ruidos de la oferta y la venta »⁵.

On notera la présence, au fil du récit, d'un certain nombre de recettes de cuisine⁶. La délectation dans le plaisir énoncé d'incorporer semble bien ici régner en maître au palmarès des plaisirs de Carvalho : « Metió el dedo en la nata de una lionesa y después lo chupó »⁷. Il offre d'ailleurs à l'une de ses conquêtes légèrement anorexique, la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, lecture bien plus recommandable et salutaire à ses yeux que les ouvrages marxistes, préalablement « dévorés » par la jeune femme⁸.

On verra aussi comment, dans certains cas, il est dit que la sexualité passe après la nourriture : « Carvalho sintió el tam-tam erótico. Pero friamente analizó el fatal desenlace que esperaba a su cazuela de arroz si adelantaba los acontecimientos eróticos y postergaba la cena »⁹.

Dans l'évocation suivante on voit bien comment une certaine organisation de type passionnément anal régit le fonctionnement de défense de Pepe, calé entre l'impétuosité des désirs sexuels et le besoin qui se fait sentir d'organiser, de ritualiser son expression : « Charo supo encontrar el momento justo para dejar de comer y empezar a amar »¹⁰.

Une fois l'oralité comblée, Carvalho peut, comme d'autres, après avoir assouvi un plaisir sexuel adulte, retrouver l'usage de ses aptitudes (pensée, réflexion, organisation ...) : « La comida le reconcilió con las ganas de pensar »¹¹.

On ne peut passer sous silence le fait que, dans la trépidante vie du détective, il y aura le choix amoureux qui s'exerce sur la personne de Charo. En effet, ce choix,

s'il se justifie facilement aux yeux de l'auteur, pour des raisons déjà évoquées, qui sont de l'ordre du défi social permanent, n'en signe pas moins la posture psychologique du héros. Le non-engagement amoureux et le plaisir réel qu'il procure à l'instar de la relation qu'il entretient avec Biscuter, pourrait bien être aussi enfant des frustrations définitives, qui organisent inconsciemment les conduites (comme toujours justifiées par le recours à des universaux philosophiques). Ces personnages secondaires de premier plan officient de fait l'arrangement que Carvalho commet avec lui-même face à l'impossibilité d'en finir avec le coût du sacrifice et, surtout, des raisons idiosyncrasiques d'ordre oral¹². Ces deux mères indispensables et nonobstant refusées sont toujours sollicitées comme des opératrices d'un quelconque usage utilitaire jouissif qui ne viendra pas, de toute façon, réparer l'indicible, irrémédiablement confinées dans le statut prothétique qui leur incombe, sorte de défouloir pulsionnel organisé, géré, tout de même, avec une lucidité pragmatique, où le principe de réalité corrective se retrouve.

Quand paraît *La soledad del mánager*, en 1977, Franco n'est plus depuis deux ans. On remarque encore des expressions relatives à une oralité représentative : «Sobre la base del sofrito y del picado se ha construido una buena cocina popular, la catalana»¹³. L'un des personnages, Vilaseca, évoquant sa compagne, compare les seins de cette dernière à deux *ensaimadas* de Majorque¹⁴. Enfin, Pepe Carvalho, songeant à diverses recettes se prend à imaginer, non sans effroi, ce que serait sa vie s'il ne trouvait plus de quoi faire à manger¹⁵.

Il y a encore ici des évocations relatives à la conduite du détective devant les actes ou les pensées alimentaires qui sont autant de dire «dramatisés», mis en scène par le personnage. Leur importance est cependant moindre que dans *Tatuaje*.

Vázquez Montalbán publie *Los mares del sur* en 1979, alors que l'Espagne entre enfin dans une période transitoire et que les vieux démons du passé n'ont pas encore complètement rendu l'âme. Cet ouvrage, assez proche du précédent, se caractérise déjà par une perception caustique des choses et un goût prononcé pour la dérision, voile pudique de la désillusion.

Enfin, quand paraît *Asesinato en el comité central* (1981), Franco est mort depuis six ans et l'on assiste à une décompensation plus générale, le souvenir d'un passé mobilisateur se perd peu à peu, excepté dans la mémoire tenace de Pepe Carvalho qui évoque cette période où les espoirs avaient une certaine tenue même si ses contemporains ont tendance à considérer le nouvel ordre comme salvateur.

Conclusion

Après ces quelques lignes, nous aurons essayé d'exercer un œil analytique devant le discours progressif énoncé dans les romans policiers cités, de façon à repérer quelque peu le trajet intérieur que l'auteur commet, consciemment ou pas, et pourquoi ce trajet peut bien avoir trouvé un écho que son indéniable

succès ne dément pas. Il n'est pas banal de mettre en exergue toute une représentation culturelle où l'oralité dans sa complexité humaine exprime en soi un pan entier de l'histoire d'un peuple.

Nous sommes bien conscients que s'ouvre ici le champ d'une investigation plus approfondie car l'histoire est en marche et si l'habillage, au premier abord, facile dans les œuvres de Manuel Vázquez Montalbán a pu séduire, les tréfonds d'âme dans lesquels il s'insinue touchent des particularismes psychologiques géographiquement marqués qui flirtent avec certaines occurrences universelles.

¹ C. Pallas, « Les romans policiers de Manuel Vázquez Montalbán (1974-1981): filatures et plaisirs », Communication présentée au Crec, Paris III-La Sorbonne Nouvelle, en juin 2001, à paraître.

² T. Lemperière et A. Féline, *Psychiatrie de l'adulte*, Paris, Masson, 1981, p. 48.

³ L. Alfredo, « Le Coin du Polar », « Montalbán, Manuel Vázquez, Tatouage », 18 mars 2002, (site web : polar.nnx.com).

⁴ Par extension de la définition donnée d'un verbe performatif, le discours performatif tend à dire qu'en disant on fait, alors que l'on ne fait que dire sans faire. *Dictionnaire de Linguistique*, Larousse, 1974. J. L. Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Points Seuil, 1991.

⁵ M. Vázquez Montalbán, *Tatuaje*, Barcelona, Planeta, p. 19.

⁶ *Ibid.*, p. 23, voir également p. 143.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁸ *Ibid.*, p. 171.

⁹ *Ibid.*, p. 144.

¹⁰ C. Pallas, «Les romans policiers...», *op. cit.*

¹¹ C. Pallas, «Les romans policiers...», *op. cit.*, p. 118.

¹² «La régression orale nous rend compte de certaines caractéristiques de la frustration orale, telle qu'elle est ressentie par l'oral, et même de la frustration tout court, l'attitude

du frustré étant toujours déterminée avant tout par son oralité. Je parle, bien entendu, de la réaction pathologique à la frustration et de l'oral culpabilisé. Nous savons que celui-ci se plaint toujours et que quiconque voudrait le satisfaire d'une façon complète entreprendrait une tâche bien difficile. Il y a toujours une marge plus ou moins importante entre le désir de l'oral et ce qui est susceptible de le satisfaire, ce qu'on comprend facilement si l'on pense qu'à son désir est toujours mêlé le souvenir du paradis perdu. C'est pourquoi l'oral se comporte non pas comme quelqu'un qu'on aurait privé simplement d'une satisfaction, mais comme le propriétaire légitime d'un bien précieux entre tous, et qui lui aurait été traîtreusement ravi. [Ndlà : nous savons combien il est plus difficile de priver quelqu'un d'un droit qu'il a toujours eu que de l'en frustrer d'emblée ; la possession éveille l'aspiration à de nouveaux droits, comme le savent les gouvernants depuis Tocqueville.] On sait (et c'est une des sources de nombreux malentendus), que l'oral entretient avec l'anal (Alceste et Philinte ne sont jamais de vrais amis) qu'aucun bien terrestre ne vaudra jamais pour lui une perte touchant son idéal narcissique, un bien qu'il saurait à peine définir, mais qu'il ne cessera de revendiquer et de rechercher car il est très crédule.» B. Grunberger, «A propos de l'oralité», *Les stades de la libido*, Paris, Tchou, 1992.

¹³ M. Vázquez Montalbán, *La soledad del mánager*, Barcelona, Planeta, p. 65.

¹⁴ *Ibid.*, p. 78.

¹⁵ *Ibid.*, p. 91.

Bibliographie complémentaire

ECO U., *Lectore in fabula*, Paris, Grasset Biblio Essais, 1985.

JUNG C. G., *Essai d'exploration de l'inconscient*, Paris, Bibliothèque Médiations Gonthier Denoël, 1971.

FREUD, S., *Introduction à la Psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972.